

Le rôle du capitaine d'infanterie pendant la guerre de 1914-1918

Autor(en): **Glasson**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **66 (1921)**

Heft 6

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-340434>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Le rôle du capitaine d'infanterie pendant la guerre de 1914-1918¹.

Je me propose d'étudier le capitaine d'infanterie dans son triple rôle d'*instructeur-éducateur*, de *tacticien* et d'*entraîneur* ou meneur d'hommes. Nous verrons quelle part plus ou moins grande il faut attribuer à chacune de ces formes d'activité. A vrai dire, il faudrait des volumes pour épuiser le sujet. Ceci ne sera qu'une esquisse.

Il semble à première vue que le temps consacré à l'instruction, au front, doive être bien réduit. Le capitaine ne part-il pas en guerre avec une unité parfaitement instruite ? Et les contingents qui lui viennent de l'arrière au cours de la campagne, pour combler les vides, ne sont-ils pas également instruits ? En principe, oui. En réalité c'est différent. Les formations de l'arrière reçoivent une instruction toujours hâtive, souvent incomplète, quelquefois presque nulle quand la consommation d'hommes est forte.

N'étant point au contact des réalités de la guerre, cette instruction est forcément schématique et livresque.

Puis, pendant la campagne l'armement s'est perfectionné d'une façon continue et rapide. Il fallut dès lors enseigner l'emploi tactique des armes nouvelles non moins rapidement. Il n'y a guère que dans les unités du front qu'il soit possible d'improviser ces adaptations successives en temps utile, parce que l'instruction que l'on y donne est plus vivante, et qu'au son plus ou moins lointain du canon l'homme comprend mieux l'urgence des réalisations et tend ses facultés.

En outre la compagnie est l'instrument dont le capitaine

¹ Conférence faite à Fribourg, Genève et Lausanne en avril 1921.

dispose pour assurer l'exécution des ordres. Il lui importe que cet instrument soit non seulement utilisable, mais aussi parfait que possible. Il faut donc que le capitaine soit un instructeur. Il est indispensable que, favorisé par le jeu des relèves, il utilise les périodes de cantonnement pour perfectionner l'instruction de sa compagnie et s'exercer lui-même à son maniement tactique et psychologique. Il y a là un champ immense d'activité. Explorons-le rapidement.

« L'instruction » militaire, en général, doit comprendre l'éducation morale, l'éducation technique, l'éducation sportive et l'éducation tactique.

Généralement, dans les régiments métropolitains de France, le rôle du capitaine a dû se borner à *maintenir* le moral de ses hommes, moral chauffé à blanc par l'ambiance de patriotisme du pays tout entier et par le sentiment de la conservation nationale. Il y eut bien en 1917 une période d'affaissement moral due à l'active propagande de l'ennemi à l'arrière. L'esprit de quelques régiments s'en ressentit d'une façon passagère.

Chez le légionnaire, le mobile patriotique n'existait que pour ceux qui, établis depuis de longues années en France, s'y étaient créés, en s'y mariant, ou par suite d'un séjour prolongé, de profondes attaches. Quelques-uns, — l'exception — s'engagèrent au début sous la pression de leur milieu, dans une minute d'enthousiasme parfois éphémère. Mais la grande majorité des légionnaires se donna à la France par vocation militaire, parce que d'obscurs instincts les poussaient à aller là où l'on se battait, vers la vie d'aventure, vers les enthousiasmes de la bataille. La guerre ne fut que l'occasion qui les révéla à eux-mêmes. La vocation fut bien la cause de leur engagement. Sans doute le sentiment que dans cette guerre le bon droit était du côté de la France agit sur eux, mais ce ne fut que pour confirmer leur impulsion, à titre de cause secondaire. Chez le Suisse, on découvre, en plus, le trait atavique bien caractérisé. La facilité avec laquelle certains sujets suisses de capacités générales cependant moyennes s'adaptèrent aux choses de la guerre, s'en assimilèrent les principes les plus subtils, l'intuition dont ils faisaient

preuve, décelaient bien dans ce domaine une hérédité puissante.

Dans ce qui précède je n'ai touché qu'aux volontaires pour la durée de la guerre, aux engagés de 1914, qui forment d'ailleurs l'élément le plus intéressant de la légion au point de vue moral. La psychologie du légionnaire engagé avant la guerre a été définie par des écrivains trop autorisés pour que je me mêle d'y faire des retouches. Toutefois en ce qui concerne le livre très intéressant de M. d'Esparbès on regrettera peut-être que certains traits aient été poussés jusqu'à la caricature et que dans ce livre, qu'il nous présente comme une étude de l'actualité de la légion il ait introduit des anecdotes ou des traits de caractères dont quelques-uns remontent à l'époque de sa fondation (1831).

On comprendra aisément qu'avec de tels hommes le rôle d'éducateur moral des capitaines de la légion ait été assez réduit. Dans les régiments de ligne les hommes étaient en majorité soldats par devoir, ce qui ne les empêcha pas d'ailleurs d'être souvent d'admirables soldats ; chez nous, à la légion, le soldat était soldat par vocation et par tempérament. Et il y a autant de différence entre un soldat par devoir et un soldat par vocation qu'entre un chasseur d'occasion et un chasseur passionné qui chasse parce qu'il est en proie à la passion de la chasse.

Il peut évidemment y avoir des défaillances individuelles dues à des causes accidentelles, c'est alors au capitaine à faire acte de psychologue et à les discerner. Il y a deux sortes d'individus dont le moral est insuffisant au combat. Tout d'abord le faible par tempérament, celui qui manque de courage physique. Celui-là est guérissable si l'on découvre à temps son infirmité. Il suffit de doser progressivement les expériences qu'on lui impose. Généralement l'influence d'un milieu plein d'entrain au combat finira par triompher de sa faiblesse. L'entraînement et l'exemple feront de lui un brave.

Quant au faible par calcul, le monsieur qui ne veut pas s'exposer, il est moins curable et aussi beaucoup moins intéressant. Non pas qu'il soit dangereux ; il se gardera bien de jeter le désordre : son but est de passer inaperçu.

C'est au capitaine à deviner les faibles et à contrôler ceux qu'on lui signale. Il soumettra le faible par tempérament à un dressage progressif aussi individualisé que possible. Plus le chef auquel il le confiera possède une personnalité puissante, plus le traitement sera rapide et radical. Dans la vie de tranchée, où nous avons des loisirs, je m'occupais volontiers moi-même du faible par tempérament en lui apprenant à tirer, à observer au parapet ou bien en l'emmenant en reconnaissance. Quant au faible par raisonnement il faut lui faire comprendre sans ambages qu'on l'a démasqué, qu'on l'observe, et qu'à la première occasion fâcheuse pour lui, « on ne le ratera pas », c'est la formule. Mais vraiment il est inutile d'insister sur ce point, car à la légion la question du moral ne s'est jamais posée. « Nous venons là pour nous battre. » C'était la formule de tout notre moral. D'autres questions, celle de la popote, celle des munitions, la question du tabac, celle des congés furent posées, — la question du moral jamais.

Peut-être s'étonnera-t-on de cette juxtaposition du moral et de la popote. Mais les plus vieux capitaines diront comme moi, j'en suis sûr, que ces deux objets de leur sollicitude sont indiscutablement liés. On ne saurait accorder trop de soins à l'ordinaire de ses hommes, varier les menus, augmenter les ressources. A la guerre l'ingéniosité la plus audacieuse est autorisée. J'ai trouvé d'ailleurs généralement dans mes sous-officiers, des collaborateurs aussi habiles que dévoués.

En Belgique, quelque temps après la première bataille d'Ypres, mon fourrier réussit à doter la compagnie dénuée de tout, d'une charrette trouvée dans une ferme bombardée, de divers ustensiles de ménage rassemblés de ci de là, d'un cheval de spahi embusqué chez un paysan, qu'il récupéra aussitôt. Jules, — c'est le nom de cette excellente bête, — fut le cheval le plus intelligent et le plus dévoué. Il n'avait pas son pareil pour tirer la charrette embourbée dans la nuit noire, sur une piste à peine tracée et ne s'émouvait ni des obus ni des balles. Les compagnies avaient aussi un cochon, quelquefois un mouton que l'on sacrifiait au moment des

déplacements. Au cantonnement on trouvait un four et l'on y cuisait des gâteaux ou des plats nouveaux. Les hommes s'associaient à l'amélioration de l'ordinaire : en posant des lacets et par la pêche ils fournissaient la compagnie de gibier ou de poisson.

Le repas est non seulement l'indispensable reconstituant physique mais le dérivatif au spleen, au « cafard ». C'est pour cela qu'il faut tendre à transformer la « soupe administrative » en quelque chose qui se rapproche un peu du repas familial.

La bonne cuisine est un élément du bon moral, mais il en est un autre d'un ordre plus élevé, plus idéaliste. C'est l'esprit de corps. A la légion comme dans tous les grands régiments de France, il n'est pas difficile d'inculquer aux hommes l'esprit de corps, sans exciter l'esprit de rivalité ou de dénigrement : il suffit de leur apprendre l'histoire de leur régiment et de quel prix a été payée la fourragère qu'ils portent.

* * *

L'introduction des armes automatiques et des grenades à main ou à fusil a évidemment compliqué l'instruction technique. Cependant, il ne faut pas s'exagérer les difficultés. Il est important surtout de ne pas décourager les hommes par un enseignement trop théorique. Qu'on ne se lance pas, par exemple, dans la balistique à propos des armes automatiques, ou dans des nomenclatures qui exigent un effort de mémoire stérile, ni dans la pyrotechnie à propos des grenades. Il est préférable de s'en tenir à des notions purement pratiques et d'apprendre à l'homme à se servir de son arme, à la nettoyer, à la conserver en bon état et à éviter les accidents.

Généralement les hommes nous arrivaient des centres d'instruction de l'arrière relativement instruits au point de vue technique. D'ailleurs il est rare, à notre époque, que les jeunes gens sortent de l'école, de l'apprentissage ou de la fabrique sans quelques vagues connaissances mécaniques qui leur facilitent l'assimilation technique militaire. Dans les milieux agricoles même, — les plus rebelles à ce point de vue, — l'introduction des machines a ouvert bien des horizons nou-

veaux. Dans les compagnies, l'instruction technique est confiée aux lieutenants et aux sous-officiers. Le capitaine n'intervient directement que pour contrôler l'efficacité de cette instruction et proposer à ses gradés la méthode qui lui paraît procurer le meilleur rendement. J'ai employé avec succès la méthode d'instruction réciproque. Le gradé instruit en présence de son groupe un sujet qualifié qui lui-même, aussitôt que possible, instruira un de ses camarades et ainsi de suite. Ce système est particulièrement avantageux à la légion parce qu'il tourne les difficultés provenant de la différence des langues. En outre chaque homme devient ainsi instructeur à un moment donné, ce qui stimule son amour-propre et l'oblige à acquérir des *précisions* sur l'objet de son enseignement, et à sortir du vague ou de « l'à peu près ».

Dans l'ordre technique, le Fusil mitrailleur vient au premier rang. Son emploi ne présente aucune difficulté à condition que l'arme soit maintenue en parfait état. Le rendement d'un F. M. sale sera nul : les ratés se multiplieront ou bien l'arme deviendra simplement inutilisable. Il faut donc que l'homme soit bien pénétré de la nécessité d'entretenir minutieusement et scrupuleusement le F. M., je ne dis pas « son arme » mais l'arme du groupe.

En ce qui concerne l'emploi technique des grenades à main il était utile surtout d'insister sur le danger d'accident et sur les précautions à prendre pour les éviter. Pendant la campagne nous avons été dotés de grenades à main fusantes, munies d'une mise à feu à temps, c'est-à-dire qu'elles éclatent un certain nombre de secondes après que l'allumeur a fonctionné. Or, il y avait deux sortes d'allumeurs : l'allumeur à percussion et l'allumeur à levier, dit allumeur automatique. Cette diversité des modes d'allumage rendait l'emploi de la grenade assez dangereux, l'allumage avec levier ne fonctionnant qu'après le jet, tandis que l'allumage à percussion fonctionne dès la percussion.

Les grenades à fusil (Viven Bessières) sont lancées au moyen du fusil d'infanterie coiffé d'un tromblon à évidemment intérieur cylindrique dont la base se termine en cône renversé. La grenade, corps cylindrique en fonte à fragmenta-

tion intérieure, traversé dans son axe principal par un tube est glissée dans l'intérieur du tromblon. La balle du fusil, au départ du coup, passe par le tube de la grenade et vient heurter à son issue supérieure une petite palette qui déclenche la mise à feu, tandis que la grenade est projetée par les gaz accumulés dans le cône renversé du tromblon. La portée maxima de cet engin est de 180 mètres. Le réglage en distance se fait en inclinant plus ou moins le fusil dont la crosse repose sur le sol, suivant une table de tir donnée.

Généralement c'est un gradé qui, au combat, donne au grenadier V.B. ses éléments de tir, distance et direction. Mais il est bon que l'homme soit à même de les calculer lui-même. Il est indispensable, au moins, qu'il sache que tel angle d'inclinaison du fusil correspond à telle distance.

Enfin l'instruction technique de la troupe comprenait des notions très précises sur les effets des gaz toxiques et les moyens de protection. Les appareils personnels de protection varièrent au cours de la campagne du très simple au plus compliqué. Peu après la deuxième bataille d'Ypres où les Allemands, pour la première fois, employèrent avec succès des gaz chlorés, — ce qui leur permit d'enfoncer la tête de pont de Langenmark, — nous fûmes dotés en guise de protection d'une simple petite compresse de ouate imbibée d'un neutralisant quelconque — de l'hyposulfite de soude sauf erreur — que l'on se fixait sous le nez au moyen d'un élastique. Les hommes ne prirent pas au sérieux ces petits bouchons de ouate qui devenaient très vite informes et si sales qu'on n'y aurait pas essuyé un bec de plume. Ces bouchons de ouate étaient la terreur des chefs de section qui s'épuisaient en vain à faire comprendre à leurs hommes que les dites compresses leur étaient au moins aussi utiles que leur veste ou leur pantalon.

Le bouchon de ouate grandit, évolua, devint cagoule, puis masque, puis enfin en 1916 se cristallisa dans sa forme définitive : le masque à groin, avec oculaires de mica, soupapes d'inspiration et d'expiration. L'air inspiré devait passer par un petit tube contenant une substance granulée neutralisante. Le tout était contenu dans une boîte

métallique. Cette boîte métallique, bien qu'encombrante, présentait l'avantage d'empêcher les pertes et les détériorations du masque, engin assez délicat. D'ailleurs, après avoir été gazés quelquefois, les hommes comprirent très vite la nécessité de soigner leur masque.

Ici, il n'est pas inutile que je glisse une digression sur la question du « matériel » en général. La question de la conservation du matériel fut pendant la campagne la seule question administrative qui préoccupa réellement les capitaines. Dans la vie de tranchées notamment il fallait rendre compte à chaque relève d'un matériel assez considérable de terrassiers, sapeurs, signalisateurs, artificiers, boucliers de tranchée, chevalets de pointage, protection contre les gaz, etc., etc. Les listes s'allongeaient d'une façon effroyable. Et le capitaine et les chefs de section avaient à lutter sans trêve contre les négligences, les détériorations, les pertes.

Cependant, au cours de la campagne, la mentalité du soldat changea du tout au tout à ce point de vue-là. Au début le soldat avait une tendance à considérer le matériel, même le matériel personnel, à un point de vue exclusivement administratif. Cette tendance s'accroissait encore quand il s'agissait du matériel collectif. Les objets qui lui étaient confiés étaient pour lui des choses plus ou moins encombrantes et utiles dont l'Etat le chargeait et qu'il suffisait d'exhiber avec ou sans fraude à l'inspection. A force de manœuvrer ou d'exercer en temps de paix avec des cartouchières vides et des fusils chargés à blanc, ces objets, pour ne citer que ceux-là, avaient perdu leur signification véritable et le respect qui leur était dû. Cette mentalité de temps de paix eut une tendance à subsister au début de la guerre, — par vitesse acquise. Mais elle changea bientôt et d'administrative qu'elle était, elle devint industrielle, si je puis m'exprimer ainsi. L'homme considéra les objets qui lui étaient confiés comme le bon ouvrier considère ses outils. Il eut à un beaucoup plus haut degré le respect du matériel, respect non imposé, mais respect de conviction.

L'instruction de certains spécialistes téléphonistes, signaleurs, se faisait au bataillon. Il était nécessaire cependant

que le capitaine assurât lui-même l'instruction de son observateur et, notamment, lui donnât des leçons de topographie.

Quant à l'instruction technique des cadres, elle devait être naturellement plus étendue que celle de la troupe. Elle comprenait des précisions complémentaires sur tout ce qui précède. En outre tout gradé devait pouvoir manier utilement une mitrailleuse Hotchkiss, un F. M. allemand, une Maxim, un canon de 37, un canon Stokes. Les notions leur étaient données par des spécialistes. Le capitaine s'en réservait le contrôle. Cette instruction ne rencontrait en général pas trop de difficultés. Le personnel cadre s'assimilait assez rapidement ces engins nouveaux. Par contre, chose curieuse, les leçons de topographie très poussées à partir de 1917 en vue de préparer la campagne de 1918, avaient peut-être un peu moins de succès. Elles comprenaient la lecture des cartes, le calcul des distances à des échelles diverses, la détermination des coordonnées d'un point, le calcul d'un azimut ou d'un angle de direction, le maniement de la boussole.

J'insiste sur l'emploi de la boussole, car j'ai remarqué chez mes gradés sous-officiers ou caporaux une certaine difficulté à s'assimiler la théorie un peu abstraite du calcul d'un azimut et une certaine répugnance à marcher des heures parfois le nez baissé sur ce petit instrument rond qui s'appelle la boussole. Il y a là un phénomène tout à fait curieux. Ce phénomène s'appelle peut-être simplement « la loi du moindre effort ». Et cependant la boussole est à la guerre d'un usage indispensable et fréquent, même pour les petits gradés. Qu'il me suffise de vous citer deux exemples entre vingt.

Le 26 avril 1918 au matin, mon régiment, à droite de la division marocaine, attaquait au S.-E. d'Amiens, sur le plateau de Gentelles, ayant pour objectif la lisière Est du bois de Hangard. Le combat fut extrêmement dur, les Allemands ayant amené sur place deux divisions fraîches qui devaient être engagées le jour même. Des deux bataillons de tête il ne resta, après deux heures de combat, que cent cinquante hommes environ accrochés dans le bois de Hangard, face à l'Est, à peu près à mi-chemin entre la lisière ouest et la lisière est. Un

trou énorme s'était formé entre la gauche de ces éléments et la droite d'un régiment de tirailleurs qui attaquait plus au nord, face à l'Est. Les Allemands avançaient dans ce trou. Un parti de 60 Allemands environ avait pris pied déjà dans un élément de vieille tranchée immédiatement parallèle à la route de Domart à Villers Bretonneux. Je reçus l'ordre d'atteindre au plus tôt cet objectif avec 2 sections et 4 mitrailleuses et d'en déloger l'ennemi. Le plateau de Gentelles était recouvert d'un épais brouillard. Pas un point de repère visible. Le départ s'effectua dans des conditions difficiles : sous un violent feu d'artillerie et d'infanterie. J'avais neuf cent mètres à franchir jusqu'à l'objectif. Par ce brouillard, je pris le parti de brusquer mon attaque. Eh bien, c'est la boussole qui me permit de réaliser ce plan et d'agir avec la rapidité et la décision voulues. Un quart d'heure après avoir reçu l'ordre d'attaque je sautais dans la tranchée.

Autre exemple. Le 5 mai nous fûmes relevés. Il pleuvait. Les Allemands de temps en temps aspergeaient le plateau de Gentelles de rafales d'artillerie. Il était indispensable d'opérer la relève par petites fractions. Il pleuvait à verse. La nuit était si noire que je donnai l'ordre aux hommes qui marchaient en colonne par un, de se tenir par la martingale de leur capote pour ne pas se perdre et de placer sur leur sac leur gourde de métal blanc pour ne pas heurter trop souvent leur chef de file. J'avais fixé le point de ralliement de la compagnie au pont de Boves. Au petit jour personne ne manquait au rassemblement. Ce fut encore grâce à la boussole. Sans elle il était matériellement impossible de sortir avant le jour de ce vaste plateau parfaitement obscur et noyé de pluie.

* * *

On peut comprendre sous la rubrique : Education sportive : le tir et le lancement des grenades. On ne saurait trop pousser cette branche d'instruction. Malheureusement le temps réduit dont chaque compagnie disposait des stands improvisés au front en limitait le développement. Aussi nous était-il nécessaire de prolonger les exercices au miroir de pointage pour le fusil et le F. M. et les exercices de lancement

de grenades inertes au delà du temps normal dans une progression d'instruction équilibrée.

Je n'insiste pas sur le tir au fusil ou au F. M. ; le tir étant une glorieuse tradition en Suisse. Ce que je pourrais en dire n'apprendrait rien de neuf à nos tireurs. Les Suisses de la légion justifiaient pleinement la réputation mondiale de leurs compatriotes, si bien que dans nos compagnies il était devenu de règle de confier, pour le combat, les F. M. et le poste de pointeurs de mitrailleuses à des Suisses.

Les exercices de lancement de grenades avaient lieu au cantonnement au moyen de grenades inertes, et plus rarement dans des stands improvisés avec des grenades de combat.

L'instruction sportive est confiée aux lieutenants et aux sous-officiers. Il est indispensable qu'elle soit individualisée autant que possible de façon à pousser les moins habiles. Pour stimuler l'amour-propre, nous organisons également des concours très fréquents. Présenté aux hommes comme un délassement récréatif, le concours échappe à la prévention qui est attachée à l'exercice. Il pourrait avoir comme inconvénient de décourager les sujets faibles si l'on ne prenait pas la précaution de mettre très vite hors concours les champions et de les envoyer se mesurer avec les champions des compagnies voisines, du bataillon, du régiment et de la division. Il y eut même au front des concours d'armée organisés dans toutes les branches de l'éducation sportive.

J'ai dit précédemment l'indiscutable supériorité des Suisses au tir au fusil ou au F. M. Cette supériorité est due à leurs qualités naturelles de calme, d'impassibilité, à leur faculté d'application patiente, à leur absence relative de nervosité. En outre, en Suisse, l'éducation du tireur se fait souvent dès le plus jeune âge. Enfin il y a là une indéniable question d'hérédité. Au tir à la grenade à main, les Espagnols l'emportent, servis par leur extrême spontanéité, leur décision rapide, leurs facultés acrobatiques. En somme, on peut voir que ces deux tirs — tir à fusil et tir à la grenade — exigent des qualités naturelles plutôt divergentes, ce qui pourrait être un motif sérieux de spécialiser à fond le personnel des éléments de

combat F. M. et grenadiers. Toutefois l'expérience de la guerre, la nécessité de combler les vides au combat ou de remplacer les malades et les permissionnaires ont démontré qu'il était indispensable que ces éléments soient interchangeables.

* * *

L'instruction tactique est le gros morceau de l'instruction de la compagnie. C'est là que le capitaine éprouve le plus de difficultés à mettre les choses au point. L'homme comprendra facilement que le F. M. qu'il a entre les mains doit forcer l'adversaire à se terrer derrière son couvert. Le grenadier comprendra également aisément que sa grenade doit servir à aller détruire l'adversaire derrière ce couvert. Mais ce que les deux comprendront moins facilement c'est le *rapport* qu'il doit y avoir entre ces deux actes : Le F. M. doit, avec son arme à trajectoire tendue, forcer l'adversaire à se terrer, *pour* que le grenadier puisse avancer à portée de jet et détruire l'adversaire derrière son couvert. La situation tactique se compliquera encore quand on dira aux V. B : Vos grenades à fusil vont également servir à détruire l'adversaire derrière son couvert. Cependant, s'il contre-attaque vous établirez un barrage devant lui pour protéger le F. M. dont vous avez la garde. Si l'adversaire au contraire cède et se replie vous établirez un barrage derrière lui de façon à gêner sa retraite.

L'homme s'assimile relativement facilement les principes simples, mais moins facilement le rapport existant entre ces principes. L'individualisme reparaît avec une ténacité incroyable.

Si l'homme est brave, et le contraire serait tout à fait exceptionnel à la légion, il est hanté par une idée fixe : *avancer*. Avancer, oui ! mais il faut qu'il y ait un rythme dans cette avance. Il ne faut pas qu'elle ait le caractère d'une avance isolée, intempestive, d'une fuite en avant. On dira peut-être : mais le gradé chef de groupe va régler cette collaboration et ce rythme à l'intérieur de son groupe. Non ! il faut que cette collaboration soit automatique. Le gradé n'a ni le temps, ni les moyens de la régler en pleine bataille. Il sera accaparé par la conduite générale de son groupe, par ses relations avec

l'extérieur, par l'observation de l'ennemi. D'ailleurs ce gradé peut être mis hors de combat dès le début de l'action ou bien encore, ce gradé sera un caporal de huit jours qui n'en sait pas beaucoup plus long que ses plus vieux soldats. Il est indispensable que tous les hommes aient au plus haut degré le sentiment de la nécessité de la collaboration tactique et qu'ils soient minutieusement dressés à réaliser cette collaboration automatiquement.

Ce que nous venons de voir, c'est la formule la plus simple de la collaboration tactique, collaboration des trois éléments du groupe, F. M., grenadiers, grenadiers V. B. Il faut envisager maintenant la collaboration des groupes de combat entre eux. Tout d'abord sous sa forme la plus courante, la combinaison de feux à trajectoire tendue. Il arrive très fréquemment au combat qu'un groupe puisse prendre sous un feu de flanc efficace la résistance devant laquelle est arrêté le groupe voisin. Cette action doit être spontanée, car neuf fois sur dix le lieutenant, s'il n'est pas sur place, ne pourra pas se rendre compte à temps voulu des possibilités de flanquement. Mais il y a plus. Non seulement le chef de groupe devra saisir avec empressement l'occasion fortuite qui s'offre à lui d'intervenir par un feu de flanc pour venir en aide au groupe voisin mais il devra *rechercher* cette occasion et cette recherche devra autant que possible être réciproque. Nous arriverons alors à la combinaison des feux dans le combat offensif.

Outre la collaboration par le feu entre les groupes, il faut envisager la collaboration par le mouvement. Celle-ci sera commandée généralement par le lieutenant et deviendra une manœuvre si le mouvement englobe plusieurs groupes. Ce mouvement sera ordinairement déclenché sur un ordre du capitaine.

Mais je voulais en venir uniquement à ceci, puisque nous en sommes à l'instruction tactique : la difficulté qu'il y a à obtenir la collaboration tactique dans l'intérieur du groupe et entre les groupes. Le combat rend l'homme plus individualiste. Quand il est brave sa formule se réduit à ceci : avancer ! Quand il l'est moins : se terrer ! Le simple soldat, le petit

gradé a généralement une instruction primaire. Son esprit se rebute aux conceptions synthétiques. Et c'est une synthèse que la collaboration tactique.

Mais enfin, l'homme normalement intelligent comprendra assez vite l'intérêt qu'il y a à faire collaborer les armes à trajectoire tendue et les armes à trajectoire courbe suivant un mode déterminé. Je dis « *comprendra* », car alors je situe mon homme sur une place d'exercice, écoutant à tête reposée son capitaine lui expliquer calmement et minutieusement ces principes et lui en démontrer non moins posément l'application. Mais la simple *compréhension* n'est ici que le *premier stade* de l'instruction ; le *second* est beaucoup plus difficile à atteindre : Il faut non seulement que l'homme *comprenne* mais qu'il *applique automatiquement* ces principes, que les gestes divers qui s'attachent à leur exécution lui soient si familiers que dans les circonstances les plus périlleuses tel geste corresponde automatiquement à telle situation.

(A suivre.)

Capitaine GLASSON.
